

REVUE CRITIQUE

Cinquante ans de Parasitologie de langue française

(Conférence inaugurale du Colloque de Parasitologie,
de Montpellier, en 1967)

par Hervé HARANT

[Laboratoire de Parasitologie (P^r LARIVIÈRE) de la Faculté de Médecine de Paris,
15, rue de l'École de Médecine, Paris-6^e]

Résumé

A l'occasion de souvenirs personnels, l'auteur retrace l'histoire de la Parasitologie d'expression française, au cours des cinquante dernières années.

Ce faisant, il analyse sommairement ce que notre discipline doit à des précurseurs comme Baer, Dollfus, Emile Brumpt, Nicolle, Langeron, Joyeux, Duboscq, Chatton, Caullery, Mesnil et leurs élèves.

Le propos est émaillé de quelques considérations doctrinales.

Summary

With personal recollections, the author outlines the history of french-expressed parasitology, in the course of the last fifty years.

In this occasion, the works of pioneers in this disciplin, like Baer, Dollfus, Emile Brumpt, Nicolle, Langeron, Joyeux, Duboscq, Chatton, Caullery, Mesnil and their attendants, are briefly analysed.

Some doctrinal considerations enamel this study.

Après avoir remercié les personnalités présentes, M. Béne, sénateur de l'Hérault, président du Conseil général, le doyen honoraire Mathias représentant le Maire de Montpellier, les doyens des Facultés de Médecine, Sciences et Pharmacie, les Laboratoires Sgnible et les représentants de la presse, le professeur Harant poursuit :

Quand Odette Tuzet, présidente et organisatrice de ce colloque, s'est demandée comment on pouvait utiliser Hervé Harant, encore pour quelque temps, j'ose l'espérer, titulaire de la chaire de Parasitologie de la Faculté de Médecine, elle a jugé bon de me faire parler.

Et cependant, je ne cesse de déclarer à qui veut l'entendre, que la plus saine prophylaxie du vieillissement est d'apprendre à se taire et de nouveau comme dans l'enfance, à écouter, mais avec beaucoup plus d'indulgence qu'alors.

Je n'oublie pas le sage propos de Jean Christophe : « La plupart des hommes meurent à 20 ou 30 ans ; passé cet âge, ils ne sont plus que leur propre reflet : le reste de leur vie s'écoule à se singer eux-mêmes, à répéter d'une façon de jour en jour, plus mécanique et plus grimaçante ce qu'ils ont dit, fait, pensé ou aimé au temps où ils étaient. »

Au fond, Jean Christophe a raison : nous recréons à chaque instant notre art de vivre, nos réactions de défense en remuant le kaléidoscope de nos possibilités qui se combinent autrement que jadis, sans nous fournir tellement de potentialités nouvelles. Je m'excuse donc de palabrer, une fois de plus mais, ce faisant, c'est aussi pour vous dire ma joie d'accomplir ce devoir d'ami, en m'acquittant de l'agréable mission que m'a confiée Odette Tuzet, celle de vous accueillir et de vous remercier.

A toutes et à tous, j'exprime au nom du bureau montpellierain nos sentiments de cordiale gratitude : merci d'avoir choisi Montpellier pour notre colloque annuel, merci d'être venus si nombreux.

Chacun me permettra d'autre part, d'exprimer plus particulièrement notre reconnaissance à certains de nos collègues dont la présence parmi nous, honore singulièrement notre réunion. Aussi bien, en les citant je pourrai introduire l'esquisse d'une brève histoire de la Parasitologie d'expression française que je me propose de retracer rapidement.

Le professeur Baer, d'ailleurs Docteur *honoris causa* de notre Université, helminthologiste averti et savant est venu jusqu'à nous et nous en sommes fiers : il sait bien que tous le considèrent comme le maître incontesté d'une spécialité particulièrement difficile, rendue célèbre par les travaux de Furhman, de Rosen et Janicki (1918). Au surplus, l'helminthologie a ouvert la voie à notre discipline, puisque les grands précurseurs, de Redi et Rudolphi à Van Beneden et Leuckart, ont imposé la « notion de cycle » qui reste la singularité essentielle de la pensée des parasitologistes.

Comment ne pas associer au même hommage le zoologiste le plus complet des cinquante dernières années, cet authentique savant, qui a bien voulu depuis près de quarante ans, m'honorer de son amitié, Robert-Ph. Dollfus. Certes, notre éminent collègue est un critique redoutable : il vous pardonnera difficilement un lapsus dans un nom de genre ou d'espèce, il vous reprochera de vous nommer parasitologue et non

parasitologiste ; vous aurez à vous défendre de ses légitimes invectives si vous lui adressez vos captures en contact avec le bouchon de coton des tubes de collection et surtout si vous orthographez mal son nom. Notre programme comportant quelques fautes de frappe et quelques lapsus, dont nous nous excusons, j'ai aussitôt poussé un soupir de soulagement en constatant que nos erreurs n'affectaient pas le nom de notre maître, encore qu'on puisse regretter l'omission de ce binôme si cher à l'amitié admirative de nous tous, Robert-Ph. Aussi bien, je souhaitais depuis longtemps avoir l'occasion de rendre à Robert-Ph. Dollfus un officiel hommage ; à l'heure où l'histoire naturelle comme tant de disciplines scientifiques devient esclave de la courbe, de la statistique et du chiffre, je salue en Dollfus un des survivants des grands naturalistes et, pour ma part, le plus grand de ceux que j'ai connus.

Je voudrais aussi exprimer ma reconnaissance au professeur Henri Galliard, membre de l'Académie de Médecine, parasitologiste de l'Extrême-Orient et du Pacifique, spécialiste écouté de la Filariose qui a fort heureusement tenu, en toute circonstance, le langage de la clinique des maladies parasitaires. Il représente avec Alice Buttner l'Ecole du maître incontesté de la parasitologie médicale, Emile Brumpt dont les parasitologistes français sont presque tous, au premier ou second degré, les héritiers spirituels. Faut-il ajouter le rôle éminent et parfait qu'Alice Buttner a joué et joue encore dans la publication des *Annales* fondées en avril 1923 sous la direction d'Emile Brumpt ; Neveu-Lemaire et Langeron étant les premiers secrétaires de rédaction. Ces *Annales* renouelaient, on le sait, les *Archives de Parasitologie* fondées en 1898 par Raphaël Blanchard ; leur parution a été interrompue par la guerre en 1914, puis, à titre définitif par la mort de leur fondateur en 1919.

Mais vous, mon cher Pierre Grassé, puisque vous nous faites l'honneur et l'amitié de vous joindre à nous, puisque nous avons l'heureuse surprise de nous retrouver laissez-moi, une fois dans notre ville, rompre tout protocole et un instant me souvenir avec vous de ces années de jeunesse vécues ensemble, dans le laboratoire du troisième étage de la vieille Université. Je sais que l'un et l'autre nous avons souvent donné à certains l'image d'écoliers frondeurs et turbulents, indisciplinés, piaffant de caprices juvéniles, servis par une verve parfois irrévérencieuse ; mais je sais aussi l'exemple de votre travail acharné qui désormais appartient à l'histoire que je veux, ce jour, esquisser. Ce labeur poursuivi avec une intelligence passionnée et une extraordinaire vocation de naturaliste nous a valu cette œuvre prestigieuse de protistologiste, de cytologiste, de zoosociologiste et ce monumental *Traité* dont de nombreux chapitres intéressent les parasitologistes. Alors assistant, accablé d'enseignement, vous ne disposiez ni de préparateur, ni de photographe, ni de dessinateur, ni de dactylographe, ni de salle climatisée, ni de photocopie ; je vous vois encore dans la turne sordide où la poussière se sédimentait, vous-même soigneusement rincer le flacon coloré où il fallait dissoudre le tétr oxyde d'osmium parcimonieusement livré à vos besoins par des crédits dérisoires. Et vous faisiez bien entendu le chemin à pied entre votre domicile de la rue de la Palissade, à la vieille faculté des Sciences et souvent aussi à l'Ecole d'Agriculture où vous étiez appelé à suppléer le regretté Jean Lichtenstein après le départ de F. Picard à la Sorbonne.

Si, mon cher ami, j'ai parlé sans orthodoxie, ce n'est pas mon cher maître, pour ne pas exprimer notre déférence reconnaissante au chef d'Ecole incontesté, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut de France.

Quant à vous mon cher Georges Petit, rassembleur d'enthousiasme, catalyseur de tant de vocations, dans l'auguste maison de Banyuls, vous êtes venu tard à la Parasitologie mais vous apportez votre sûre vocation de naturaliste mûri à l'étude des terres et des mers australes, votre culture d'Ecologiste à la solution de problèmes pratiques toujours difficiles. Votre perspicace sagesse, « M. de Bergerac », s'affirme quand il s'agit de concilier exigences des pouvoirs, revendications du public et protection de la nature.

Mes contemporains et nos jeunes collègues m'excuseront de ne les point tous nommer. Ils sont la Parasitologie vivante que demain jugera. Toutes les écoles des diverses appartenances sollicitent notre attentive espérance ; qu'il me suffise de citer dans l'ordre alphabétique : Ecoles Vétérinaires, Instituts Agronomiques, Institut Pasteur, Facultés de Médecine, Facultés de Pharmacie, Facultés mixtes, et Facultés des Sciences.



Montpellier vous reçoit avec sa lumière, son bon cœur, son exubérance coutumière, sa mythomanie singulière ; vous lui pardonnerez de trop parler par ma voix et même par mes gestes, car les méridionaux parlent aussi avec les bras. Quelques titres de noblesse donnent à notre ville droit à votre venue.

Avant même que le mot de parasitologie n'ait été consacré par l'usage, le XIX^e siècle avait connu ici un spécialiste des Sangsues et des entomologistes de qualité. Horace Bénédicte-Alfred Moquin-Tandon, félibre naturaliste et médecin, avait, dès 1829, cent ans avant que je n'aborde le même sujet, écrit une monographie des Hirudinées qui, sur le plan de la description morphologique, enrichie d'images en couleur, et sur le plan de la répartition reste un ouvrage classique.

Devons-nous oublier l'apport d'un de nos illustres prédécesseurs, Emile Planchon, dans l'étude du phylloxéra et les travaux de Jules Lichtenstein et Valéry Mayet ?

« Une toute petite espèce de moucheron, écrit celui-ci, qu'on appelle chez nous les Invisibles et qui sont souvent très abondants sous les arbres est le *Ceratopogon pulicaris*. » Voilà la notion naïve qu'avait, à ce moment, le savant entomologiste (il disait entomologue !) des *Heleidae* en faisant certainement allusion aux *Arabis* ou *Alambics*, c'est-à-dire à *Leptoconops irritans* ; eux seuls, en effet, donnent chez nous cette impression d'agression assez massive dont le profane lui-même signale la présence.

Le nom de Lichtenstein est très cher à ma mémoire car, si je n'ai pas connu Jules je dois à Jean Lichtenstein, observateur pénétrant, aristocrate élégant, naturaliste érudit et lucide, d'avoir guidé mes premiers pas sur le terrain, avec Georges Kunholtz-Lordat, notre maître Duboscq et mon éminent ami P. Grassé.

Voilà des souvenirs qui datent de près d'un demi-siècle puisque c'est le 11 novembre 1918, date facile à retenir, qu'étudiant en S.P.C.N. de 17 ans, j'entendais pour la première fois Duboscq dans ce vieil Amphithéâtre de zoologie de l'ancienne Faculté des

Sciences où tant de voix célèbres ont retenti, d'Armand Sabatier à Bataillon et à Chatton. Aussi bien, si j'ai eu l'intention d'esquisser quelques notes concernant la parasitologie française depuis 50 ans, c'est que j'ai eu le bonheur et l'avantage d'être à la fois l'élève, l'auditeur ou l'ami des maîtres qui ont fondé notre discipline, tant dans les Facultés des Sciences, que dans les Facultés de Médecine. Les jeunes savent-ils que le nom même de la spécialité ne vit le jour qu'à la fin du XIX^e siècle. Aux environs de 1920, l'étudiant en Sorbonne que j'étais devenu, fouillant les éventaires des bouquinistes et scrutant les vitrines des libraires, ne voyait en langue française à côté de l'ouvrage fondamental d'Emile Brumpt qui fut notre Bible, que les *Précis* de Guiart, Verdun et Mandoul, Neveu-Lemaire (première manière) et le modeste volume de *Parasitologie agricole* édité par Baillièrre et qui nous rapelle comme je le disais en parlant de nos grands anciens que les agronomes ont à leur actif d'intéressantes découvertes dans notre domaine.

Avec le talent dont il est coutumier et avec l'affection qu'il avait pour son maître, mon éminent ami P. Grassé a retracé en termes chaleureux la personnalité attachante de Duboscq ; retenons, nous, qu'il fut avec Léger le pionnier de l'étude des Sporozoaires dans notre pays, si bien continuée par Pierre Hatt dans sa thèse sur les *Aggregata* et surtout par la belle œuvre d'Odette Tuzet et de son école. En ce domaine, trois préoccupations essentielles ouvraient la voie à la Protistologie moderne. D'abord, la notion de cycle et donc le comportement intuitif qu'exige sa découverte. Le mode de penser du parasitologiste trouve sa singularité, dans ce souci de rechercher les conditions plus ou moins étroites de la spécificité de l'hôte : certes, le problème n'est plus uniquement morphologique et les écoles modernes sauvent la discipline en se penchant avec rigueur sur les problèmes humoraux.

La deuxième tendance de Duboscq fut d'orienter la Protistologie vers la Cytologie et de faire de l'énergie complexe du Protiste un thème de prospection de la morphologie cellulaire. Le certificat de Protistologie et Cytologie unique au monde par le libellé de son titre autant que par l'esprit qui l'animait, réunissait en qualité de visiteurs conférenciers, des protistologistes de qualité tels que Hesse et Léger et il avait bénéficié à l'origine de la précieuse collaboration de Bernard Collin si précocement disparu au combat en 1914. A la vérité, Duboscq cytologiste, abordait les problèmes bien intéressants en parasitologie de la réaction de l'hôte au parasite. Il m'est agréable de noter que notre maître était médecin, que c'est lui qui me conseilla d'entreprendre les études médicales et qui me confia pour le plus grand profit de ma carrière, à l'anatomopathologiste Edouard Grynfeldt. Il n'y a pas de parasitisme sans problème pathologique : la lésion et la « *mutation* » humorale qui en résultent en font foi.

Enfin, Duboscq avait le souci de sérier parallèlement la phylogénèse des hôtes et des parasites : Myriapodes et Grégarines, Termites et Trichonymphines etc.

Ainsi, combien de problèmes résolus par ces observations, dessinaient les contours de la parasitologie générale la plus authentique. Aussi bien, il n'y avait pas que les Sporozoaires qui intéressaient ce grand Zoologiste et, pour nous limiter au seul monde des parasites, il faut citer les Ecrinides, les Infusoires, les Microsporidies, les Chytri-

dinées et enfin les Flagellés qui devaient introduire l'œuvre magistrale de P. Grassé et les beaux travaux d'Odette Tuzet sur la microstructure des spermatozoïdes.

Grassé, d'autre part, nous rapporte que Ch. Nicolle écrit un jour à Duboscq : « Votre amitié a été une des joies de ma vie ! » Voici un lien qu'il est émouvant d'évoquer et qui me permet une fois de plus, de réunir dans une semblable admiration les deux maîtres.

Avec Emile Brumpt, dont je me propose dans quelques instants de célébrer la mémoire, Nicolle en effet, peut être considéré comme l'inventeur de l'Ecologie médicale. Je m'étais imposé par sport ou par fantaisie d'éviter le mot pour ne parler que de la chose, tout comme un de mes maîtres jadis fit le pari de parler de l'Histoire de Montpellier sans prononcer le nom de Rabelais. Mais le verbe m'emportant, je cesse d'ironiser pour m'engager plus avant.

S'étant montré, tout au long de sa carrière, très rigoureux sur le plan de la technique, expérimentateur avisé, imprégné de la plus noble tradition pastorienne, Nicolle fut un « inventeur », apôtre résolu de la précellence de l'intuition dans la découverte. Il s'est, au surplus, comporté en naturaliste dans l'enquête épidémiologique et c'est toujours sur son œuvre que je me suis appuyé quand j'ai esquissé quelques modestes propos sur la spécificité, les complexes xénoparasitaires, la notion d'impasse en parasitologie et quand je me suis permis de définir l'Epidémiologie comme l'Histoire Naturelle des maladies transmissibles. Aussi, je ne crois pas trahir les résultats de la méditation de ce génial maître à penser, en écrivant que le « Destin des maladies infectieuses » est le grand livre précurseur de l'Ecologie médicale. Le mot Ecologie eut-il été à la mode, au moment où parut ce document plein de devenir, Charles Nicolle l'eût employé. Cela, d'ailleurs n'eût rien ajouté à l'éminente qualité de ses écrits ; mais par contre, c'eût été pour l'Ecologie un incomparable parrainage. Qu'importe, il est facile de démontrer que toute l'Epidémiologie dynamique que nous n'avons cessé de défendre et de promouvoir est essentiellement « nicolléenne » ! Tous les arguments invoqués par ceux qui professent l'Ecologie Médicale sont inscrits dans l'œuvre de Charles Nicolle. Oui ! Nicolle a pensé en écologiste lorsqu'il a évoqué la souplesse de la spécificité des agents pathogènes et lorsqu'il est allé rechercher sur le terrain les cadres et les comparses de la maladie transmissible. Nous ne citerons pour mémoire que les données relatives à la phylogénèse, à l'état actuel et au devenir des Rickettsioses et des Borrélioses qu'il a si magistralement évoquées.

Peut-être, est-ce par-dessus tout parce qu'il était médecin qu'il a considéré le « totum » de la maladie infectieuse comme un phénomène biologique.

Habitué à la notion si importante du terrain humain réagissant contre l'agresseur, il a souligné que « nous ne connaissons de lui que les succès, alors que les échecs nous échappent nécessairement puisqu'ils n'aboutissent à rien d'appréciable pour nous. Les échecs sont la règle et lorsque nous avons reconnu le mode de transmission naturel d'un microbe, donc d'une maladie, les expériences que nous instituons ont, dans les conditions de ces expériences, une toute autre rigueur que la manière de faire de la nature ».

Que j'eusse voulu connaître aujourd'hui l'opinion de Charles Nicolle devant les rigueurs des virologues nous confinant dans des notions de spécificité très étroite ! Nous ne voulons pas ignorer tout ce qu'on nous a appris de la détermination des virus, ni des données expérimentales qui arriveront à nous laisser prévoir statistiquement les mutations possibles de leurs constituants chimiques, au bout d'une très longue durée. Mais, cela est-il suffisant pour refuser à un virus le fait de tenir une partie de « ses qualités actuelles » du complexe pathogène dans lequel il évolue : porteurs humains, Arthropodes vecteurs, réservoirs de virus animaux ? Je ne veux faire allusion qu'à une famille de virus qui m'intéresse particulièrement, les arbovirus. C. Levaditti, d'ailleurs a émis l'intéressante hypothèse que ces virus se sont différenciés à partir d'un type original de virus inadapté (grands-parents virus) propre aux rongeurs sauvages. C'est ce qui a permis à Vaucel (1959) d'écrire « la validité de nos cartes épidémiologiques basées sur des réactions sérologiques supposées spécifiques, mais qui ne sont vraisemblablement que *du groupe*, est très fortement suspect ». Que tout cela est proche de la pensée de Charles Nicolle, lui qui a écrit qu'il faut « dans l'étude du vivant se méfier même de la raison et de la logique. Et qu'il faudrait pour qu'il en soit autrement que la vie fut logique alors que nous savons qu'elle ne l'est pas ».

On saisit avec enthousiasme dans de telles considérations la pensée foncière de l'auteur de la « *Biologie de l'Invention* » qui faisait le plus grand cas de l'imagination et de l'intuition du savant. Peut-être, le caractère singulier du génie de Charles Nicolle, réside-t-il dans l'association d'un impeccable talent d'expérimentateur et de la pensée d'un médecin humaniste si merveilleusement intuitif. On a toujours tort, d'ailleurs, d'opposer les spécialistes de la dialectique et les philosophes de l'intuition, celle-ci n'étant sans doute que la traduction d'un raisonnement éclair au lendemain de nombreux contacts avec le réel.

Je m'excuse de ne pas sérier historiquement les événements que je rapporte mais la sincérité même du récit m'invite à les situer dans les prises de contacts successives de ma propre carrière avec les parasitologistes des dernières années. Aussi bien, m'étant éloigné de Montpellier après le S.P.C.N. je n'avais retrouvé l'école de Duboscq qu'en 1921, après avoir été en 1920-21, l'élève de Chatton à Banyuls, à Strasbourg et à Roscoff. Combien il est naturel de parler de l'œuvre parasitologique de ce maître, alors que nous venons de nous incliner devant la mémoire de Charles Nicolle qui fut son seul « patron ». J'ai connu Chatton au cours de l'été 1920, au laboratoire Arago.

Si les linéaments du savoir ont leurs racines dans l'étonnement, quelles heures merveilleuses je vécus alors ; et combien de choses j'appris à chaque instant. Chatton travaillait dans l'ancienne salle du deuxième étage, qu'il aimait tant devant l'île Grosse et face au large. Il achevait sa magnifique synthèse sur les Périidiens parasites. Je me souviens qu'une nuit, très tard, sans doute après minuit, il me convia dans son laboratoire pour assister à la sporogénèse des *Blastodinium* parasites des Copédodes. Le maître travaillait avec un monoculaire Stiasnie à statif de Malassez ; il observait toujours avec un champ carré, le matériel vivant dans un peu d'eau de mer emplissant

une salière de verre. Sous objectif très faible à long foyer, en ce temps où les grandes loupes stéréoscopiques n'étaient pas à la mode, il manipulait avec de fines pipettes et de menues aiguilles, inversant les gestes avec une adresse et une dextérité peu commune. Quelle leçon pour le débutant que j'étais ! D'une zoologie livresque apprise consciencieusement à la Sorbonne, je passais, grâce à Chatton, à cette histoire naturelle vivante dont j'ai été durant toute ma carrière le défenseur passionné. Je crois que Chatton aima mon enthousiasme, ma « vista » rapide, ce qui lui permit de me pardonner ma technique maladroite et mon dessin malhabile.

J'ai souvent défendu la valeur éducative des impressions multiples et primesautières. C'est à l'originalité, à la portée doctrinale de la conversation de Chatton que je dois d'être parasitologiste. A Strasbourg, où je passais auprès de lui l'année scolaire suivante, pour la première fois, tout autrement que dans la « distante Sorbonne » je voyais le maître vivre pour ses élèves et par ses élèves et réaliser ces contacts universitaires à la fois affectifs, disciplinés et efficaces qui créent l'esprit d'une « école ».

Il n'y avait pas un geste du métier auquel Chatton ne nous initia, à l'occasion du moindre événement survenant dans le laboratoire. Oui, sans doute, il y avait des recherches majeures, mais aussi, cet extraordinaire enseignement de l'instant, qui est, aussi bien, la méthode souveraine en Histoire Naturelle. Chatton élève de Nicolle fut le maître d'André Lwoff, belle famille spirituelle en vérité.

A la Faculté de Médecine de Montpellier, il n'y avait pas de parasitologistes ; les naturalistes qui m'ont précédé et que je révère, avaient la culture des botanistes et des pharmacognosistes du commencement du siècle. C'est donc épaulé par Lisbonne, Grynfeldt et Duboscq, que j'allais un jour solliciter l'indispensable parrainage d'Emile Brumpt. Quand il voulut bien m'accorder audience, j'étais fort intimidé ; je ne connais pas de juste milieu : ou je parle trop, ou je ne parle pas assez. Ce jour-là discrétion et mutisme l'emportèrent sur le verbiage méridional. Je crois d'ailleurs que notre « bon maître » comme l'appelaient ses élèves directs m'en sut gré ; je me suis aperçu depuis que je suis de l'autre côté de la barrière, combien les « matamores et les impatientes » sont irritants. Le résultat de ce premier entretien ne fut pas encourageant ; il fut en tout cas net et sincère : et après tout, 35 ans après, je comprends l'attitude de Brumpt ! Pourquoi aurait-il fait confiance *a priori* à un jeune provincial qui connaissait mal la spécialité au sens où le grand patron fondateur de la discipline le concevait et nous a appris à le concevoir. Chaque génération croit avoir tout inventé, et s'interroge avec anxiété sur le devenir de la parasitologie. Remontons aux sources et relisons les premières pages du *Traité* d'Emile Brumpt : tout y est vu, entrevu ou prévu, des préoccupations des diverses écoles actuelles. S'il fallait introduire aujourd'hui l'enseignement le plus moderne de la Parastologie, personne ne pourrait dire mieux.

Il faut souhaiter une nouvelle édition de ce grand livre, que j'avais interfolié, à l'heure du concours pour l'alourdir de bibliographie à la pointe de l'actualité. Cet ouvrage, nous confie non seulement le savoir étendu, l'art d'enseigner, la pensée maîtresse d'Emile Brumpt, mais nous révèle sa contribution personnelle à tous les

problèmes de parasitologie médicale : maladie du sommeil, épidémiologie de la maladie de Chagas, des Schistosomoses. D'aucuns lui ont reproché le baptême d'*Entamoeba dispar* ; ce faisant, il a eu le mérite d'attirer davantage l'attention des biologistes et des médecins sur la nécessité de ne pas confondre un porteur d'amibes à kystes tétragènes avec un malade atteint d'amibose. Si nous ajoutons qu'Emile Brumpt découvrit précocément l'évolution dans les sangsues du Trypanosome de l'Anguille, qu'il a consacré sa thèse à l'étude des Mycétomes, qu'il a apporté dans le monde le renom de la science française, avec prestance, prestige et haute distinction, comment n'aurait-il pas droit à rester dans notre mémoire le maître incontesté, le fondateur de la Parasitologie médicale, non seulement dans les pays de langue française, mais ailleurs. Des trop courts séjours que je fis à Paris dans son service, je me souviens de ce travailleur acharné parmi ses livres et ses notes, au sein même de l'importante documentation qu'il avait accumulée, de ce chef exigeant qui pouvait demander de multiples efforts à ses élèves parce qu'il ne se lassait pas de donner sans cesse l'exemple : et cependant, le laboratoire de Paris, à cette époque, n'était pas un palais, et les moyens expérimentaux beaucoup plus réduits qu'aujourd'hui.

Il y a longtemps que je désirais rendre un hommage personnel et public à Emile Brumpt ; l'occasion m'en est offerte aujourd'hui alors que je suis parmi les Universitaires en activité sinon le plus âgé, mais alors le plus ancien ; sinon le plus ancien, mais alors le plus âgé, et que, libre de toute allégeance, je n'attends plus du destin aucune promotion, aucune récompense, mais seulement le bonheur de vous voir rallier vos efforts, confronter vos doctrines, universaliser vos résultats pour défendre la spécialité que nous avons délibérément choisie. Certes, d'Emile Brumpt, on pourrait dire qu'il a « gouverné » le département de la Parasitologie avec les *pleins pouvoirs*, mais il a gouverné et c'est là l'essentiel. J'ai connu avec d'autres, ses rigueurs comme je me suis réjoui de l'estime dont plus tard il m'a honoré. Mais les déceptions d'un instant, les rivalités d'école, les batailles d'une heure, l'impression que l'injustice nous accable dans l'attente anxieuse du moment où s'ouvrira la porte étroite du sanctuaire, tout cela n'est rien quand une grande œuvre demeure qui honore la pensée française et quand chacun, peu ou prou, arrive à vivre sa vocation.

Aux côtés de Brumpt, Maurice Langeron dirigeait le service de Mycologie qui fut pendant de longues années le tabernacle de la spécialité : le chef de Laboratoire était un naturaliste de grande classe : on connaît même de lui des notules sur les *Hottonia palustris*, Phanérogames, sur les Bryophytes de Bourgogne, sur les Insectes. Tous ont utilisé ce traité de Microscopie qui n'était pas une énumération de recettes comme cela se voit trop souvent en pareille matière, mais un livre pensé de techniques vécues. Langeron reste pour nous tous un pionnier, dont on devrait souvent évoquer la figure quand il s'agit de défendre notre discipline parce que sa culture de naturaliste lui a permis précisément de singulariser dans le domaine qui lui est propre, un des chapitres les plus difficiles de la Parasitologie. Certes, lui aussi avait ses exigences : je fus mal reçu un jour, que jeune débutant, j'allais lui présenter une préparation de prétendue « mycose de la rate », à laquelle tenait beaucoup un de mes maîtres chirurgien-

giens et dont je savais très bien qu'elle ne serait pas reconnue par le grand prêtre de la mycologie médicale. Mais les mycoses de la rate étaient à la mode et comment voulez-vous éviter l'engouement de la mode ? Un non-spécialiste au surplus est toujours plus enclin à être séduit par la nouveauté que le spécialiste lui-même qui se méfie des embûches d'une discipline qu'il connaît correctement. Aussi bien, d'ailleurs faut-il être indulgent, car nos prétendus absolus sont d'une époque et nous rendent hérétiques pour un temps : je n'en veux comme exemple que la succession des synonymes dans la nomenclature des actuels *Candida* et des *Dermatophytes* ! N'empêche que de l'œuvre maîtresse de Langeron, il reste et il restera quelques vérités premières : le fait par exemple de rechercher sur milieu naturel le pédigrée des champignons parasites commande l'épidémiologie actuelle des mycoses et en particulier, la découverte de l'origine tellurique d'un certain nombre d'entre elles.

Cependant, d'autres laboratoires scientifiques de Paris contribuaient largement à la connaissance de la parasitologie. Caullery, soit seul, soit avec Mesnil, précisait le cycle des Orthonectides, rapportait le curieux endoparasitisme de l'Eunicien *Labidognathus parasiticus*, s'intéressait aux Epicarides, aux Moustrillides et révélait la biologie de *Xenocaeloma brumpti*. On sait comment plusieurs de ses élèves ont poursuivi l'œuvre du maître, qui, dans un livre classique datant déjà de dix-sept ans, déclare « que le parasitisme doit être envisagé du point de vue de la Biologie générale, comme manifestation globale et en le rattachant aux phénomènes qui en sont connexes ».

Mesnil dont le nom a été si souvent associé à celui de Caullery nous ramène à la grande maison de Pasteur où notre discipline est toujours à l'honneur, de Roubaud, savant spécialiste des glossines à Deschiens, qui a si bien coordonné, comme il se doit, les recherches de parasitologie comparative et les besoins de la pathologie exotique en méritant « l'oscar » de la courtoisie et de l'aménité aristocratique la plus exquise envers tous.

De même que nous avons voulu rendre hommage à Langeron, il est important de ne pas oublier l'apport des botanistes qui se penchèrent sur les problèmes de symbiose, de galles, de mycorrhizes, à la suite du savant précurseur que fut Noël Bernard, que sa disparition prématurée place hors du cadre historique réduit de mon propos. Mais comment ne pas exalter l'école de Magrou, dont nous célébrions ici même la mémoire, il y a un an lors des journées de Mycologie médicale. Les Instituts Pasteur d'outre-mer devaient d'ailleurs de par le monde avec les tenants de la Pathologie tropicale, faire honneur à la Parasitologie ; à côté de Nicolle, les noms des frères Sergent et de Foley à Alger, de G. Blanc à Casablanca sont dans toutes les mémoires. Mais, bien des médecins des troupes de marine ont été aussi à leurs heures d'efficaces parasitologistes.

Il faut revenir en province, puisque nous y tenons séance en ces jours ; si je désire ne citer pour leur rendre hommage que les hommes qui ont précédé ma génération, une pieuse pensée va vers ceux qui nous ont quitté : successivement, deux d'entre eux, trop précocément disparus, élèves d'Emile Brumpt, contribuèrent au renom de la

Parasitologie médicale : l'entomologiste Larousse, qui donna le premier en France, une monographie moderne des Phlébotomes, et notre très cher Coutelen, dont l'école lilloise est l'héritière. Coutelen incomparable ami, toujours enclin à la plus affectueuse générosité dont je me plaisais à dire, il y a une décennie, qu'il était le meilleur de nous tous dans l'exercice des fonctions, qu'exige du parasitologiste l'enseignement d'une Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie.

Deux maîtres beaucoup plus âgés qui lui survécurent ont disparu plus récemment : Jules Guiart dont le bel esprit, l'art d'enseigner, l'intelligent scepticisme, la pensée amie des synthèses, m'ont très souvent séduit et qui fut pour moi un guide sûr dans les premières démarches de la spécialisation et Charles Joyeux, savant au labeur méthodique et acharné, helminthologiste distingué, enseigneur écouté, qui me tendit si souvent une main secourable.

A ceux qui sont heureusement parmi nous, je veux encore dire l'expression de ma déférente estime à Georges Lavier (1) dont la vaste culture, la gentillesse apaisante, la cordiale courtoisie toujours bonne conseillère, ont permis de dominer bien des débats pour le bonheur de beaucoup d'entre nous.

Je vous demande enfin d'adresser un respectueux hommage, au doyen des doyens, le professeur Henri Mandoul, dont le grand âge n'a pas diminué la charmante bonhomie.

Il est temps de me taire, mais pas avant d'avoir prévenu vos inévitables critiques : peut-être pensera-t-on que j'ignore les querelles, que je manie « la gaffe » très largement ; voyons ! Sorbonne et Faculté de Médecine, Universitaires et Pastoriens, civils et militaires, médecins et non médecins, Paris et province, mais serais-je assez ignorant pour méconnaître cette « petite histoire ». Mais non, mes chers collègues, moi aussi, j'ai pignon sur rue à Clochemerle !

Peut-être trouvera-t-on ici et là que je ne taris pas d'éloges sur tel et tel de nos maîtres. Qu'on ne se méprenne cependant pas sur ma sincérité. Ce n'est pas un souci de mesquine politesse bourgeoise ou de désuète mondanité qui me fait pratiquer l'encensement de chacun.

Tous les hommes ont des défauts et moi — bien sûr — autant que tout autre, mais combien il est agréable, à travers la susceptibilité de l'un, l'impulsion coléreuse d'un autre, la morosité silencieuse, le dilettantisme, le scepticisme d'autres enfin, de rechercher dans chacun ce qu'il y a d'aimable, d'efficace, et de supposer en postulat, la bonne foi de tous. Alors, on retrouve plus facilement le soutien espéré, le fil d'Ariane indispensable, le climat de « bonne volonté » de l'ensemble créé par la spiritualité compréhensive de chacun. J'ai toujours rêvé de ce « panhumanisme » engendré par la « confusion » des « meilleurs ».

(1) On sait qu'aujourd'hui, Georges Lavier nous a quittés. Lucien Brumpt a retracé sa carrière en exprimant avec délicatesse les regrets de nous tous, qui gardons de ce maître un souvenir impérissable.